Samuel Paty, Le Noir, société et symbolique 1815-1995. Mémoire de recherche d'un apprenti historien

Kévin Bideaux

▶ **To cite this version:**

Kévin Bideaux. Samuel Paty, Le Noir, société et symbolique 1815-1995. Mémoire de recherche d'un apprenti historien. Questions de communication, 2022, 42, pp.516-519. 10.4000/questionsdecommunication.30494 . hal-04023121

HAL Id: hal-04023121

https://univ-paris8.hal.science/hal-04023121

Submitted on 10 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

questions de communication

Questions de communication

42 | 2022
Explorations, nouvelles frontières ?

Samuel PATY, *Le Noir, société et symbolique 1815-1995. Mémoire de recherche d'un apprenti historien*

Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2021, 152 pages

Kévin Bideaux

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/30494
DOI : 10.4000/questionsdecommunication.30494
ISSN : 2259-8901

Éditeur
Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée
Date de publication : 1 décembre 2022
Pagination : 516-519
ISSN : 1633-5961

Référence électronique
Kévin Bideaux, « Samuel PATY, *Le Noir, société et symbolique 1815-1995. Mémoire de recherche d'un apprenti historien* », *Questions de communication* [En ligne], 42 | 2022, mis en ligne le 01 février 2023, consulté le 03 mars 2023. URL : http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/30494 ; DOI : https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.30494

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International - CC BY-NC-ND 4.0
https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/

au « siège » dans ses diverses formes (du tabouret, du divan, du banc public). Anne Beyaert-Geslin utilise la méthodologie sémiotique pour enquêter sur le rôle des sièges dans la médiation de l'image de soi et de l'image de l'autre car, en tant que « métaphores créatives », ils fictionnalisent la relation avec l'autre. Chez Céline Cholet, ce sont les représentations du monde végétal dans son extériorité et son intériorité traitées par les botanistes occidentaux, à partir des trois ouvrages de vulgarisation récents, qui se trouvent au centre de son analyse sémiotique : elle montre comment l'image de l'autre, non humain, est reconstruite par l'humain. Retenant comme objet d'investigation un artefact bien volatile : le parfum, Jean-Claude Ellena invite à entrer brièvement dans l'histoire de la création de ce produit depuis la moitié du XIXe siècle, pour en relever que les changements de direction dans sa conception n'ont, en rien, modifié sa représentation en tant que créateur d'images olfactives. Le parfumeur ne crée plus des images olfactives exclusives. Dorénavant, il est contraint d'élaborer des images dont les arômes s'adaptent aux odorats d'un public de sensibilités et de caractères multiples. Alors, où s'arrête la représentation olfactive de soi et où commence celle de l'autre ? La frontière semble éclatée.

Certes, l'essai de J.-C. Ellena est le plus fragile sous l'angle de l'approche scientifique, mais sa proposition permet de réfléchir sur la question du dédoublement du soi et du moi par cet autre moyen très éphémère : rarement pris en compte en tant qu'objet de communication, il joue pourtant un rôle évocateur et médiateur à la fois, de la même façon qu'un dessin, une photo ou une peinture. Fragile, l'image olfactive est celle qui révèle au mieux la médiation et la médiatisation du soi ou de l'autre que l'ouvrage vise à explorer. Le parfum se modifie, s'adapte selon la peau et le corps sur lesquels il se dépose. Ce faisant, il ne perd pas ses caractéristiques (l'image de soi), mais il transforme l'odeur de l'autre en une « fiction vraie ».

Ainsi les différentes contributions tendent-elles à montrer le goût humain pour représenter, pour imaginer son identité et la performer à travers les différents médias. D'une façon ou d'une autre, les articles explorent la création des petites « mythologies de soi », des « mythologies individuelles » – même si ce concept n'apparaît nulle part dans l'ouvrage –, qui sont des représentations mythiques de soi : à la fois présence brute et simulacre de simulation, utilisant la médiation et la médiatisation pour accéder au moi, au soi et à l'autre. Revenons alors au tableau évoqué ci-dessus, qui habille la couverture du livre. Les trois cadres dont il se compose suscitent la difficulté de la représentation d'autrui et de soi, puisque nulle figure n'est moins vraie que l'autre. Le média consolide la transmission et la médiation qu'il opère. Et cette médiation se définit par les concepts de réappropriation, re-création reconstitution du moi, du soi et de l'autre avec le monde, au travers de la « mise en abyme » de l'œuvre.

Rodrigo Fontanari
Université de Lorraine, Crem, F-54000 Nancy, France
rodrigo.fontanari@univ-lorraine.fr

Samuel Paty, *Le Noir, société et symbolique 1815-1995. Mémoire de recherche d'un apprenti historien*
Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2021, 152 pages

« Le 16 octobre 2020, Samuel Paty, professeur d'histoire-géographie de 47 ans, est sauvagement assassiné pour avoir présenté dans sa salle de classe des caricatures du prophète Mahomet dans le cadre d'un cours sur la liberté d'expression » (p. 7). C'est non sans une certaine gravité que Christophe Capuano – qui fut maître de conférences à l'université Lumière Lyon 2 avant d'occuper un poste de professeur d'histoire contemporaine à l'université Grenoble-Alpes – et Olivier Faure – professeur émérite d'histoire contemporaine à l'université Jean-Moulin Lyon 3 – entament la préface de ce livre posthume. Car c'est bien l'objectif premier de cette édition établie par deux chercheurs des universités lyonnaises : « Honorer la mémoire de cet enseignant qui a perdu la vie pour avoir exercé sa mission : apprendre aux élèves l'esprit critique et aborder sans détour ce qui constitue les enjeux mêmes de la liberté d'expression » (p. 8). *Le Noir, société et symbolique 1815-1995* est ainsi, comme l'indique son sous-titre, l'édition d'un « mémoire de recherche d'un apprenti historien », et plus précisément un mémoire de maîtrise en histoire, réalisé sous la direction de Régis Ladous, alors professeur d'histoire contemporaine de l'université Lyon 3, et que S. Paty a soutenu en 1995.

La recherche de S. Paty porte sur le noir et sa symbolique, du début du XIXe siècle à 1995, année de sa soutenance. Comme toutes les couleurs, le noir a une polysémie dense et parfois contradictoire, que l'auteur affirme à tort être « propre à la civilisation occidentale » (p. 128). C'est aussi une couleur pour laquelle « il porte un vif intérêt intellectuel, […] considér[ant] sa polysémie comme heuristique » (p. 9). S. Paty en fait donc l'histoire et l'analyse, restreignant

son investigation à la France, mais élargissant parfois son champ à d'autres pays d'Europe de l'Ouest et aux États-Unis, qui ont pu avoir de l'influence sur les usages du noir dans l'Hexagone. Il précise également, sans l'expliquer davantage, que « travailler sur le noir est aussi un choix personnel » (p. 21) ; C. Capuano et O. Faure nous expliquent toutefois que le jeune étudiant avait un « attrait pour les textes sombres » et de « la fascination […] pour la dimension mystique et onirique à laquelle renvoie cette couleur » (p. 9).

Le choix d'un tel sujet de maîtrise, qui plus est au milieu des années 1990, dénote une certaine originalité, mais surtout une prise de risque que ne manquent pas de souligner les préfaciers, qui y voient à la fois une preuve de courage, mais aussi « d'un peu d'inconscience » (p. 11). Pour ne pas dénaturer la version originale du texte, publié tel quel moyennant quelques corrections orthographiques et syntaxiques, C. Capuano et O. Faure ont fait le choix de disposer la critique scientifique de l'ouvrage en préface (p. 7-15). S'ensuit le texte de S. Paty, agrémenté de quelques notes des deux historiens, distinguées typographiquement, qui permettent de combler des manques de l'auteur et/ou d'actualiser les arguments énoncés avec d'autres références produites depuis l'écriture du mémoire (p. 17-129). Enfin, l'ouvrage se clôt avec les annexes, comportant la liste des sources (p. 131-135), la bibliographie thématique (p. 137-142), et un ensemble de sept planches d'illustrations en couleurs (p. 143-151).

Dans une première partie, la plus grande des trois, S. Paty explore les usages du noir dans les années 1820-1960 (p. 25-72). Il y expose ce qui est la thèse de son mémoire, sur laquelle il revient à de nombreuses reprises : au cours du XIXe siècle, « la couleur noire se démocratise et en vient à toucher l'ensemble de la bourgeoisie, y compris la petite » (p. 32). Au début du XIXe siècle, le noir est d'abord réservé aux vêtements des prêtres, des médecins et des juges, qui s'en servent pour signaler leur position d'autorité et pour se démarquer des autres corps de métiers (p. 25-29). Cette distinction chromatique tend à se répandre parmi les rangs des hommes bourgeois dès les années 1820 (p. 30-34), jusqu'à ce que le noir impose son « écrasante domination […] dans les vêtements masculins » (p. 35), devenant ainsi un véritable code de la classe bourgeoise des années 1860 à 1920 (p. 37). Loin de se restreindre aux vêtements, S. Paty note également que « [l]es objets sont contaminés par le noir qui envahit les tenues masculines » (p. 39), de même que les voitures qui contrastent alors avec la blancheur de la ville (p. 41). Le noir, bourgeois et masculin, se distingue aussi des tenues bourgeoises et féminines, plus claires et de couleurs variées (p. 47-51). S. Paty ne considère toutefois pas la polychromie des vêtements féminins comme socialement significative (p. 49), faisant alors l'impasse sur les travaux du psychologue John C. Flügel et le phénomène de grande renonciation masculine aux couleurs du début du XIXe siècle *(The Psychology of Clothes*, Londres, Hogarth Press, 1940 [1930]), qui marquait une volonté de rupture avec l'habit aristocratique pensé comme féminin. Le noir des hommes bourgeois se distingue également des habits des paysans et des ouvriers qui « portent une blouse bleue, grise ou blanche », remplacée par une combinaison bleue dans les usines à partir des années 1920 (p. 51). Néanmoins, S. Paty remarque un début de popularisation du noir parmi le peuple à la même période, et notamment chez les artisans et les ouvriers, et plus spécifiquement le dimanche et les jours de fêtes (p. 52-55), ce qu'il analyse comme « un désir latent d'adopter le statut bourgeois » (p. 54). Il oublie alors peut-être au passage la forte influence de la religion – en particulier protestante – dans l'adoption des vêtements sombres, ce qui est par ailleurs souligné dans la préface critique (p. 13). S. Paty note également un engouement des femmes du peuple pour les vêtements noirs, que l'auteur interprète comme choix esthético-pratique dans certains cas : « Le noir est très calorique et a la réputation de ne pas être salissant » (p. 55) ; comme une aspiration à la bourgeoisie dans d'autres : « C'est un noir qui fait riche, qui brille et attire l'œil » (p. 57). S'ensuit une analyse des vêtements du deuil dans les différentes classes (p. 57-66) : le deuil ostentatoire de la bourgeoisie qui « trouve son expression la plus spectaculaire dans les pompes baroques » (p. 58), et le deuil populaire qui « sans doute par nécessité pécuniaire […] se contente d'un drap noir sur la bière » (p. 65). S. Paty termine par un retour historique sur le noir comme emblème anarchiste et fasciste (p. 66-69).

La deuxième partie consacrée au langage de la couleur noire (p. 73-97), bien que redondante avec la précédente, permet tout de même de synthétiser les grandes lignes des significations du noir et leur évolution. Trait d'union entre deux parties historiques, ce volet synthétique pourrait presque servir tel quel de conclusion à l'ouvrage. S. Paty revient ainsi sur le noir des prêtres chrétiens (p. 73-76), celui des médecins et des juges, pour lesquels la couleur est alors associée à la sagesse et au savoir (p. 76-78), puis vient un bref retour sur le noir et les extrêmes politiques (p. 79), et un point tout aussi bref sur le rôle du noir chez les romantiques (p. 79-80). On peut d'ailleurs s'étonner que l'auteur

n'accorde pas davantage de pages à ce dernier aspect symbolique de la couleur qui, comme il le précisait en introduction, a une importance personnelle pour lui (p. 9, 21). S. Paty vient ensuite réitérer sa thèse avec force, décrivant de nouveau le noir comme la couleur des élites sociales (p. 80-88) : « Le noir est plus que la couleur d'une catégorie sociale : la bourgeoisie ; il est ce qui fait son essence, il rappelle son sérieux, son goût du travail, son autorité et son honorabilité » (p. 88). Il termine cette partie sur un versant nouveau des significations du noir, plutôt négatives cette fois. Il y est question du noir mélancolique des poètes (Gérard de Nerval, Alfred de Musset, Charles Baudelaire, etc. [p. 88-90]), du noir de la mort – souvent associé au blanc de la pâleur cadavérique – et, de nouveau, du deuil qu'il entraîne (p. 90-92), et du noir du péché originel et du mal – proche du rouge des diables et des flammes de l'enfer – dans sa lutte antagoniste contre le blanc pur et lumineux (p. 92-95).

La troisième et dernière partie revient sur les nouveaux usages du noir, des années 1960 aux années 1990 (p. 99-124). Il y est question du retour de la couleur dans les vêtements, qui viennent marquer une plus grande liberté, et notamment la possibilité pour les hommes d'« exprimer leur goût, [de] se personnaliser » (p. 100). Néanmoins, S. Paty explique que le noir ne disparaît pas pour autant et qu'« il reste la couleur de l'élégance masculine par excellence, le smoking noir étant toujours de rigueur dans les grandes soirées » (p. 102). Dans cette troisième partie, il est également question de la popularité fulgurante et grandissante du jean venu des États-Unis (p. 105-107) et de l'abandon des vêtements noirs du deuil dans les années 1960, décennie marquée par « la remise en cause des traditions » (p. 107-111). S. Paty remarque ainsi un changement radical dans la symbolique du noir, qui de couleur bourgeoise devient couleur rebelle, portée par les *bikers*, les *rockers* ou les *batcaves*, qui l'associent au cuir des blousons, à l'iconographie satanique ou à des chevelures dressées pour signifier leur anticonformisme (p. 111-116). Cette dernière partie se termine par l'identification d'un goût affirmé pour une esthétique noire et blanche dans les années 1980, que S. Paty associe à une forme d'authenticité (p. 116-121) ; et par la place du noir signe de modernité dans les nouvelles technologies : celui des téléphones, des chaînes hifis et autres baladeurs (p. 121-122). On peut sentir dans cette partie plus contemporaine le malaise de S. Paty qui, privé de la littérature dix-neuvièmiste et de la peinture réaliste qu'il affectionne tant, doit faire avec des photographies de groupes de rock ou des pochettes de disques. Aussi, bien qu'il soit plus proche de cette période et que les sources sont bien plus nombreuses et accessibles, il peine parfois à bâtir une argumentation aussi solide qu'il ne l'a fait pour le XIX^e^ siècle, nous laissant face à de brèves analyses étayées par quelques exemples.

Complet pour ce qui est de l'analyse sémiotique picturale, littéraire ou vestimentaire, on peut regretter un manque d'exploration du lexique du noir, les termes de couleur constituant pourtant une part importante des recherches sur les couleurs, en particulier depuis les travaux ethnolinguistiques de Brent Berlin et Paul Kay (*Basic Color Terms. Their Universality and Evolution*, Berkeley, University of California Press, 1969). Bien qu'affirmant assez catégoriquement en conclusion qu'« [i]l n'existe pas de nuances de noir » (p. 126) – le peintre Pierre Soulages nous a pourtant apporté la preuve du contraire –, l'auteur pointe cependant dans son introduction que « [l]a limite entre le noir et les autres tons foncés est floue, et [qu']elle peut théoriquement avoir fluctué de 1815 à nos jours » (p. 21), sans jamais revenir véritablement sur cette limite. Une étude, même courte, au prisme des termes du noir – pourtant nombreux en français, comme l'a montré dix ans plus tard la lexicographe Annie Mollard-Desfour (*Le Noir. Le dictionnaire des mots et expressions de couleur. XX^e^-XXI^e^ siècles*, Paris, CNRS Éd., 2005) –, mais aussi des couleurs avoisinantes – comme le gris foncé ou le bleu marine –, aurait alors pu étoffer certaines analyses de S. Paty, notamment dans l'opposition avec les vêtements vifs et polychromes du costume féminin. À ce propos, une entrée par le prisme du genre, champ d'études disposant pourtant d'une bibliographie conséquente dans les années 1990, aurait permis d'affiner l'analyse sémiotique des vêtements noirs masculins, bourgeois et autoritaires. En lien avec la chromophobie de la Réforme protestante du XVI^e^ siècle ou de la grande renonciation masculine du XIX^e^ siècle, S. Paty nous aurait ainsi davantage éclairé·es sur la fonction du noir comme « structure [de] la vie sociale » (p. 125), aussi sous l'angle d'une hiérarchisation des sexes et des valeurs symboliques associées (masculin/féminin, sérieux/frivole, sobre/ostentatoire, etc.).

Novateur par son sujet et ambitieux par son format étudiant, ce livre posthume souffre de sa publication tardive. En effet, l'écart entre les recherches académiques sur les couleurs et les vêtements des années 1990 et ce qu'elles sont de nos jours est considérable, et notamment en France grâce aux publications de l'historien Michel Pastoureau. Ceci explique certaines lacunes – au demeurant systématiquement comblées par les préfaciers

grâce à des références plus récentes –, mais aussi, à certains endroits, une impression de « déjà-lu » pour qui s'intéresse de près aux recherches sur les couleurs. À cela il faut ajouter l'écart, encore plus grand, qui existe entre les moyens matériels mis à disposition de S. Paty lors de la rédaction de son mémoire, et ceux dont disposent les étudiant·es et les chercheur·es aujourd'hui, en pleine période de développement des humanités numériques. C'est donc en considérant pleinement son contexte de rédaction et de publication qu'il faut appréhender *Le Noir, société et symbolique 1815-1995*. Pour autant, il ne faudrait pas en faire qu'une source d'archive qui témoignerait de son époque, puisqu'au-delà de la vocation commémorative et honorifique, ce livre sur le noir, couleur aux « significations emblématiques et symboliques très variées » (p. 128), vient compléter d'autres ouvrages plus récents ; notamment celui de M. Pastoureau qui, en médiéviste, pèche également sur la partie plus contemporaine (*Noir. Histoire d'une couleur*, Paris, Éd. Le Seuil, 2008). Bâti sur une solide culture littéraire et picturale qui forme au final la quasi-totalité des sources à partir desquelles l'auteur fonde son argumentation, l'ouvrage de S. Paty brille tout spécialement par la somme de références et d'exemples empruntés à la littérature – Honoré de Balzac et Émile Zola notamment – et à la peinture – Gustave Moreau, Eugène Boudin, etc. –, et l'érudition avec laquelle ils sont articulés à son argumentaire. Heuristique comme le défunt auteur le présageait, cette histoire du noir invite alors à (re)découvrir les textes et les peintures sous l'angle du noir et de ses rapports avec les autres couleurs, mettant en lumière le caractère plastique et transdisciplinaire de la couleur, et insistant sur l'intérêt des sciences humaines et sociales à porter un regard attentif aux couleurs, leurs symboliques et leurs usages, qu'ils soient artistiques comme sociaux.

Kévin Bideaux
Université Paris 8 Vincennes – Saint-Denis, Université Paris-Nanterre, Université Paris Lumières, CNRS, Legs, F-93300 Aubervilliers, France
hello@roseincorporated.net

Myrtille Picaud, *Mettre la ville en musique. Paris-Berlin* Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, coll. Culture et Société, 2021, 304 pages

L'ouvrage de Myrtille Picaud, *Mettre la ville en musique. Paris-Berlin*, est issu de sa thèse de doctorat en sociologie, réalisée à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) et soutenue en 2017. Il s'intéresse aux dynamiques créées par les salles de musique – que l'auteure prend bien soin de distinguer, à raison, des salles de concert – dans les capitales française et allemande. Ces lieux de musique sont pris pour objet de recherche en tant qu'ils s'inscrivent dans des logiques urbaines, sociales, économiques et artistiques qui s'influencent les unes les autres. Leur étude permet ainsi de mettre en lumière les enjeux liés à la « métropolisation » de la culture, et de montrer l'influence de ces lieux – de la salle d'opéra centrale à la salle périphérique de très petite jauge – sur la dynamique d'un quartier, et la façon dont il est perçu. Il s'agit bien pour l'auteure, qui revendique une approche « sociospatiale » de son objet d'étude, de montrer comment ces lieux de musique, quelle qu'elle soit, transforment lentement mais sûrement le tissu urbain et démographique de ces deux métropoles, leur paysage (concret et métaphorique) ainsi que leur attractivité aux niveaux national et international. La comparaison entre Paris et Berlin (qui n'est jamais hiérarchisante) permet de « décentrer le regard », comme le dit l'auteure (p. 20). Il n'est pas question de comparer terme à terme les budgets, le nombre de lieux alternatifs, de clubs, ou de concerts de musique savante donnés en une saison, mais de comprendre comment sont vécus, de part et d'autre du Rhin, les métiers de la programmation qui, dans les deux capitales (et ailleurs), sont assujettis à des contraintes géographiques, historiques, économiques et politiques. M. Picaud est d'ailleurs transparente sur ce point : l'enquête a d'abord été menée à Paris, et c'est seulement dans un second temps qu'elle a été conduite dans la capitale allemande. Ce décentrement permet précisément de trouver la bonne focale pour observer et analyser les espaces de musique dans l'une et l'autre ville, les rapports entre le centre (ou les centres) et les périphéries.

Un tel programme requiert des outils solides, qui doivent être pertinents et adaptés. L'auteure convoque ainsi différentes branches de la sociologie et les fait entrer en dialogue : l'ouvrage mêle ainsi des approches qui relèvent de la sociologie de la culture, de la sociologie urbaine et de la sociologie des professions. Au-delà de la littérature scientifique, des ressources variées sont mobilisées au fil de cette double enquête parisienne et berlinoise : M. Picaud s'appuie aussi sur des rapports et études (français et allemands) concernant la diffusion musicale, la fréquentation des salles de musique, la vie nocturne, les inégalités entre hommes et femmes dans le milieu du spectacle vivant, ou encore des analyses de la gestion financière d'institutions publiques, telles que la Philharmonie de Paris. Plus que la littérature scientifique ou la documentation, c'est surtout le matériau collecté au cours d'une longue enquête de